

Au Théâtre Renaud-Barrault : " Lorenzaccio ", d'Alfred de Musset Noir de poudre et rouge de sang

Article paru dans l'édition du 28.03.89

Sûr de lui, irrésistible, Francis Huster fait jouer les mirages de Lorenzaccio, le seul grand poème dramatique politique de notre théâtre.

"Je te saignerai !... Au coeur, au coeur !... Il est éventré... Coupons-le par morceaux... J'en ai jusqu'au coude ! Mordons, mordons, et mangeons ! "**"**

Lorenzaccio, perdant presque l'esprit, s'entraîne au meurtre d'Alexandre Médicis. C'est la pleine nuit. Il hurle, pour habituer les voisins aux délires d'un fou : quand le vrai carnage aura lieu, ils ne bougeront pas. " O jour de sang, jour de mes noces ! crie Lorenzaccio. O soleil !... Tu meurs de soif, soleil ! Son sang t'enivrera ! O ma vengeance !... Les rives de l'Arno pleines d'adieux !... "

La scène est sublime, l'une des plus insensées de tout notre théâtre. Les délires, il est vrai, Musset en avait l'habitude. George Sand a raconté les crises de folie, dans la forêt de Fontainebleau, et à Venise aussi : il fallait se mettre à trois pour maîtriser Musset, nu, qui courait en criant de terreur. Et les témoignages d'Adèle Colin, qui veillait sur lui à Paris : " On lui fit prendre un bain. Il devint complètement fou. J'avais fermé toutes les portes de l'appartement... Il était plein de force, ce n'était pas trop de trois personnes, assistées d'une Soeur du Bon Secours..."

Francis Huster présente Lorenzaccio au Théâtre Renaud-Barrault. Il interprète Lorenzaccio, cette figure plus saisissante, plus ténébreuse, que Hamlet et Dom Juan. Lorenzaccio, dans son "manteau de soie bariolé" qui "traîne paresseusement sur le sable fin des promenades", qui dit : "Pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat.". Il n'a que le mot "liberté" à la bouche, il va assassiner le tyran de Florence, il lui a fallu pour cela l'approcher : "Pour gagner sa confiance, il fallait baiser sur les lèvres tous les restes de ses orgies." Et Lorenzaccio sait que le régicide ne changera rien, ne libérera rien.

Qui est Lorenzaccio? Que cherche-t-il? A quel moment ne triche-t-il pas? Et ne souffre-t-il pas ? Et quelle part de lui-même Musset a-t-il mis dans ce "révolutionnaire" mélancolique, courtois mais ne souriant jamais, Musset le républicain, qui, pendant les journées de juin 1848, dans les rangs des gardes nationaux, tirait sur les ouvriers? "Cette nuit, il a fallu, à la Charité, raconte Musset, mettre des fonctionnaires près des lits de messieurs les insurgés blessés, qui déchiraient leurs bandages et mordaient les mains des médecins qui les soignaient. Charmantes pratiques. "

Musset avait-il alors toute sa tête ? George Sand dira froidement : " Est-ce qu'un homme qui avait traversé deux ou trois fièvres cérébrales et qui vivait d'absinthe et de rhum pouvait avoir sa raison ? Non, allez ! Il était fou, et méchant dans la folie, c'est vrai... menteur surtout ! " Et Lorenzaccio nous explique lui-même à quel point les manoeuvres d'approche du duc Alexandre l'ont détérioré, lui, Lorenzo.

Il est magnifique, Huster, il n'est qu'un tremblement de nerfs et d'espérance, et de cynisme machinal, et de vilaine enfance, quand il dit : " Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? ...Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? ", et lorsqu'il annonce au vieux Strozzi : " Je suis perdu... Ni eux ni le peuple ne feront rien ! ". Fébrile, sûr de lui, charmant, paisible, délirant, Huster fait jouer dans un soleil les mirages de Lorenzo, et il a eu raison de donner une mise en scène simple, comme une parade de campagne, de foire, on songe aux vers de Musset : N'auriez-vous pas construit, [pour quelque espièglerie,

Au fond d'une campagne [ou d'une métairie,

Un théâtre forain [sur deux tréteaux planté, et le décor de toile peinte, les platanes en carton, avec la présence si étrange de ce Paris de 1830 et de 1848 qui semble prendre le relais de Florence, fait penser aux vers :

J'entends des champs hurler, [comme un enfant qu'on tue,

Et la lune en croissant découpe, [dans la rue,

Les angles des maisons.

Encore une fois les jeunes spectateurs font chaque soir un triomphe à Francis Huster. On se croirait au Zénith, avec une diva. Il faudrait citer tous les artisans de ce Lorenzaccio, les costumes de Dominique Borg, la musique de Dominique Probst, et, un peu au hasard parmi les dizaines d'acteurs, Monique Mélinand (Marie Soderini), Antoine Duléry (Alexandre), Clotilde Courau (Catherine Ginori), Jacques Spiesser (le Cardinal), Laurence Bourdil (la Marquise Cibo), Georges Géret (Philippe Strozzi), tant d'autres...

Incompréhensible Musset, qui signe avec Lorenzaccio le seul grand poème dramatique politique de notre théâtre, d'une richesse d'analyse insondable, et qui, au cours des mêmes nuits, nous raconte George Sand, était pris de convulsions, "voyait comme des fantômes autour de lui, et criait de peur et d'horreur", ce même Musset qui jetait sur le papier, comme des riens, les vers d'une grâce incomparable, "Dans Venise la rouge,/Pas un cheval qui bouge", et "A Saint-Blaise/à la Zuecca,/vous étiez bien aise", et "Il se fit tout à coup le plus profond silence,/Quand Georgina Smolen se leva pour chanter..."

Mais parfois, sous le même ton de liberté, de facilité, de modestie, presque de fichaise, perce une chose vue, moins farce :

Que disait donc cet imbécile

Dans son grand vieux coeur innocent

Quand il tombait à Belleville

Noir de poudre et rouge de sang ?

Inoubliable Lorenzaccio ! Impardonnable, irrésistible Musset !

